

LA VEILLEUSE D'ÂMES

2. L'ARBRE DES LIENS

Directrice éditoriale : Sandrine Harbonnier
Correction : Claire Placide
Illustrations de couverture : © Illustratrice

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

Lucca Éditions
109, rue d'Arras, 59000 Lille (France)
www.luccaeditons.com

© Lucca Éditions, 2022
ISBN : 978-2-9572756-7-0
Dépôt légal pour l'imprimé : février 2022



Imprimé en France par Corlet
14110 Condé-en-Normandie

LA VEILLEUSE D'ÂMES

2. L'ARBRE DES LIENS

ALEXIS DEMEY



lucca
éditions

PROLOGUE

Secteur protecteur 11983, Isis, 7 éves et 7 kalcsis* plus tôt

Isis laissait son esprit se perdre dans la noirceur infinie de cette mer obscure. Son flot immobile, sans le moindre remous qui écla-boussait sa beauté, apaisait les soubresauts qui lui parcouraient le corps. Chaque instant passé à la contempler confortait ses pen-sées et la rendait aussi placide que cette source inébranlable qui noyait tout sur son passage sans le moindre faux pas.

– Je sais.

Elle n'avait pas eu besoin de se retourner pour entendre l'Ou-ralien. Avant même qu'il prononce un seul mot, avant même que ses pas résonnent sur le sol du vaisseau, elle l'avait entendu, son mâne noyé dans le flot qui immergeait son être vivant. Silencieux, le soldat demeurait immobile. Il attendait des ordres. Elle se pré-paraît depuis si longtemps, mais son mâne bondissait malgré tout à chaque tour d'horloge qui l'approchait du moment décisif. Elle devait rester calme.

– Quels sont vos ordres ? demanda l'Ouralien.

La protectrice ne répondit pas, toujours immobile. Ils étaient si proches du début de la guerre. Si proches des premières batailles qui déchireraient les secteurs. Si proches du déluge qui allait bou-leverser le fragile équilibre établi entre les protecteurs. Elle avait peur. Peur de voir son secteur inlassablement envahi par les col-lecteurs. Peur de le perdre face à l'ennemi. Peur d'être détruite et de disparaître.

* Environ 31 ans en temps terrien.

L'ARBRE DES LIENS

– Nous patientons, finit-elle par répondre.

– Nous devons agir avant le début de la guerre, c'est le moment idéal.

Isis inspira lourdement. Figée devant le noir de l'espace, uniquement séparée de lui par la vitre du vaisseau, elle le laissait engloutir les dernières gouttes de ses émotions. Lorsqu'elle se retourna, elle aperçut l'Ouralien à la place exacte où elle avait senti sa présence.

– Nous patientons, répéta-t-elle d'une voix placide.

Elle leva la main avant même qu'il prononce un seul mot.

– Je sais que vous êtes impatient, moi également. Mais nous n'aurons qu'une seule chance. Ils viendront nous trouver.

L'Ouralien hocha la tête. Isis avait confiance en lui. À la tête de la flotte ouralienne depuis le début de sa tâche de protection, il connaissait mieux que quiconque l'objectif de cette mission : récupérer ce qui lui appartenait. L'objectif principal restait, et resterait, la protection du secteur, mais elle avait hâte que cette opération débute. Ils attendaient tous depuis si longtemps. Elle s'approcha de lui et posa fermement la main sur son épaule.

– Je dois partir.

L'Ouralien acquiesça fermement.

– Quand ? demanda-t-il avant qu'elle quitte la pièce.

Isis s'arrêta net. Les vivants n'avaient pas la même notion du temps qu'elle, elle le savait, mais elle peinait toujours à comprendre leur impatience.

– Quand allons-nous récupérer son secteur ? poursuivit l'Ouralien.

– Ma sœur n'a pas de secteur, répliqua-t-elle froidement sans se retourner.

– Quand allons-nous récupérer le secteur dans lequel elle vit ?

– Quand nous obtiendrons les données sur chaque secteur. Il est important que chacun sache, non par mes propres mots mais par des preuves, pour que la flotte me suive. Je dois mettre un terme à cette promesse.

Elle partit sur ces mots. Néanmoins, elle ne quitta pas immédiatement le vaisseau et se contenta de rejoindre une autre salle où elle était certaine de pouvoir rester seule. Elle détacha ses longs cheveux noirs bouclés qui tombèrent en cascade dans son dos. Elle aurait pu aller la trouver bien avant. Toutefois, sa sœur avait si bien tout agencé pour lui faciliter la tâche, au cours de sa formation de protectrice, qu'elle n'avait pas voulu détruire son œuvre. Maintenant qu'elle était prête, elle devait la trouver. La récupérer. Cette sœur qui l'avait tant admirée pendant leur enfance, Isis ne pouvait pas la décevoir. Elle sourit à cette pensée. Non, elle ne la décevrait pas, elles seraient de nouveau réunies. Elle la voyait déjà la seconder, comme elles en rêvaient, comme elles en avaient si souvent parlé. Fidèles l'une à l'autre, sa sœur ne remettrait jamais en question ses ordres. Isis attendait leurs retrouvailles depuis bien trop longtemps, mais il était nécessaire de se montrer patiente jusqu'à la dernière seconde. Elle se réjouissait déjà du moment où elle pourrait voir sa tendre sœur ployer devant elle, reprenant sa place dans son ombre.

Un bip sonore la sortit de ses pensées. Son regard se porta sur le bracelet qu'elle portait au poignet. La majeure partie de sa flotte l'attendait, elle ne pouvait plus rester ici.

– Je suis proche, Tempérance, plus proche que tu ne l'imagines.

CHAPITRE I

Kujes de Radien, environ 1 247 éves et 5 kalcsis* plus tôt

Laissez-moi vous raconter une histoire. Mon histoire. Celle qui commença quand je n'étais qu'une enfant. Celle que personne ne connaît. Masquée, par des milliers d'années de promesses et de cachotteries. Oubliée, peut-être, terrée dans les mémoires vieillies par les décennies et les expériences. Presque trois mille ans déjà passés et tout ceci semble pourtant dater d'hier ou de plusieurs millions d'années. Comme si le temps ne s'écoulait jamais. Comme si le temps passait trop vite... Commençons :

– C'est quand qu'on arrive ?

Isis bondit sur son siège. Elle s'était perdue dans ses pensées ou peut-être s'était-elle endormie ? Elle releva la tête vers la petite fille face à elle. Attachée, elle se penchait le plus possible et tirait sur la ceinture, déjà tendue sur sa poitrine, pour un peu mieux voir la lune qui grossissait lentement derrière la vitre. Elle balançait impatientement les jambes, les lèvres légèrement pincées. Immobile, Isis sourit à sa sœur.

– On arrive bientôt, Tempérance, calme-toi et remets-toi correctement sur ton siège ! ordonna *acä ekä***.

Tempérance se redressa et aperçut enfin l'expression joyeuse de sa sœur. Sa réponse à l'ordre fut celle qu'Isis attendait, elle grimâça et tira la langue. Isis pouffa de rire tandis que Tempérance continuait de se balancer devant l'air mécontent d'*acä ekä*.

* 4 988 ans plus tôt.

** Oncle, aîné de ses frères.

Oh! Peut-être vous demandez-vous qui je suis? Je suis cette petite fille. Là. Celle qui sautille légèrement sur son siège. Tempérance. Pas de nom de filiation ou quoi que ce soit d'autre. Simplement Tempérance. Ouralienne, née avec ma sœur Isis sur Nga, lune des peuples de la terre. Chacune des quatre lunes, nommées kuņes, autour de notre ancienne planète, Radien, appartenait à une civilisation. Il existait d'autres lunes, mais nous les considérons comme de simples morceaux de roches insignifiants, car elles n'étaient pas habitables. Les Ouraliens les appelaient kälmas. Toutefois, l'appartenance aux kuņes n'était que symbolique, nous étions tous nomades et les Ouraliens vivaient sur n'importe quelle lune, quelle que soit leur seidi. Revenons à nous. Les deux sœurs. Jumelles, au patrimoine génétique à cent pour cent identique, nous maîtrisons toutes deux l'eau.

Chaque individu reçoit deux copies d'un gène, l'une provenant du père, l'autre de la mère. Il existe différentes versions de ce gène, appelées allèles. La seidi, ou maîtrise, dépend de plusieurs gènes. Toutefois, pour simplifier, imaginons qu'il n'y a qu'un gène avec quatre allèles pour les quatre éléments air, feu, terre et eau. Cependant, comme ce gène est autosomique récessif, il est nécessaire de recevoir une copie des deux mêmes allèles, eau, terre, feu ou air, pour avoir une seidi. Notre emä, mère, hétérozygote, portait un allèle de l'eau et un allèle de l'air. Elle ne possédait ainsi aucune seidi. Notre géniteur, à l'identique de notre emä, n'avait également pas cette chance. Néanmoins, le mélange de leur pool génétique, assaisonné d'un soupçon de chance, nous rendit homozygotes, ma sœur et moi, avec deux allèles eau. Nous appartenions donc au peuple de la terre, mais maîtrisons l'eau par conditionnement génétique.

Notre histoire est celle de deux sœurs qui se parlaient silencieusement en grimaçant tandis que la mättin amorçait sa descente sur Čahceo, kuņe des peuples de l'eau.

Planète Terre, Maya, présent, 2019

– Maya, il faut que vous compreniez qu'il n'est pas certain que le conseil d'administration de la faculté reçoive cet argument.

Le temps continuait de s'écouler et j'étais déjà en retard, mais je voulais avant tout régler cette affaire. Les coudes posés sur les accoudoirs de sa chaise, mon directeur de master tapotait ses lèvres de ses deux index. Il attendait une réponse. Je restais muette et fixais le regard impérieux de cet homme dont la prestance résonnait dans chaque recoin de la pièce. Elle s'emparait des murs colorés de diplômes aux cadres dorés, des étagères submergées de livres, dont certains moiraient les lettres de son nom, du bureau parfaitement rangé devant lequel j'étais assise, une plaque miroitant le titre de professeur émérite. Il se redressa avant de s'enfoncer dans le dossier de sa chaise sans lâcher mon regard.

– Je crains pour votre réussite, Maya, reprit-il.

Je voulus sourire à cette phrase. *Ma réussite... s'il savait!* J'écoutais avec patience son plaidoyer sans piper mot. Superflu, il se composait uniquement de phrases détournées afin d'éviter de me blesser en me disant simplement la vérité. Les rafales de vent continuaient de s'abattre sur la fenêtre de la pièce. Elles parvenaient à s'introduire dans le vieux bâtiment et laissaient des courants d'air glacials sur leur passage. Lorsque mon directeur reprit son discours, le vrombissement aigu du bâtiment qui frémissait dans le froid des bourrasques l'obligea à hausser le ton. Il hacha davantage ses phrases, donnant ainsi un peu plus de poids à chacun de ses mots qui paraissaient vouloir dominer ma pensée. Ils auraient probablement réussi trois mois auparavant, avant que je passe ce fichu portail.

Le retour à la vie terrienne en tant que Maya avait été assez brutal. À peine un pied à l'université, je fus poussée dans une salle

avec les autres étudiants pour répondre à des questions sur des matières que je n'avais presque pas suivies du semestre. Pourtant, elles ne me parurent pas difficiles, et je pris soin d'élaborer des réponses me permettant des notes acceptables, mais pas exceptionnelles, considérant mon absence de plusieurs mois. *Merci, Isis.* Ma mère avait justifié mon absence par le prétendu coma profond provoqué par les crises qui m'avaient engloutie durant plus d'un mois.

Mon directeur avait malgré tout été surpris de mon retour et de mes résultats, tout comme le reste des professeurs et la faculté en général. Je voulais terminer mon diplôme, comme un achèvement de mon existence en tant qu'« humaine » sur Terre. Je devais, de toute façon, continuer de « vivre » pour ne pas me déstabiliser avant cette heure fatidique. La sonnette d'alarme retentissait un peu plus fort chaque jour et faisait vibrer mes connexions que je persévérais à maintenir. J'avais proposé à mon directeur un sujet de mémoire – l'évolution de la prise de conscience de la mort et des inhumations intentionnelles chez *Homo sapiens* –, un peu d'archéologie et d'anthropologie socioculturelle mais surtout de l'anthropologie biologique. J'étais peut-être formée en anthropologie socioculturelle, mais Isis avait un penchant beaucoup plus biologique : nos connaissances se complétaient. Ce sujet serait essentiellement de la revue bibliographique et m'offrait donc la couverture parfaite. Cependant, mon cher directeur était bien trop surpris par mes résultats et par mon autonomie dans mon choix de parcours. Il était contrarié par ma proposition qui sonnait davantage, pour lui, comme une injonction.

Il était temps que je parte. J'écoutais son discours avec attention, sans lâcher son regard. Il ne semblait pas vouloir s'arrêter. Je souris légèrement, juste assez.

L'ARBRE DES LIENS

– Cela vous amuse-t-il ? m'interrogea mon directeur d'un œil mauvais.

Totalement... Je me redressai sur le dossier de ma chaise et me penchai quelque peu vers lui.

– Et si nous allions plutôt droit au but : je suis une potentielle tricheuse et, si c'est le cas, une bonne tricheuse, car vous n'avez aucune preuve. Néanmoins, vous me connaissez et vous savez que c'est faux, n'est-ce pas ?

Il s'approcha de son bureau et posa les deux coudes sur la table.

– Peu importe, poursuivis-je alors qu'il ouvrait la bouche. Deux solutions s'offrent à nous : soit vous faites en sorte que je reste et vous aurez potentiellement une réussite à ajouter à votre palmarès d'excellence en tant que directeur ; soit vous me virez parce que vous me soupçonnez d'avoir triché simplement parce que mes résultats sont acceptables alors que j'ai été gravement malade pendant plusieurs mois. Vous pensez peut-être qu'avoir été dans le coma m'amuse ? Que j'ai choisi délibérément de ne pas être là ?

– Mademoiselle Tesla, vous...

– Je me suis démenée pour travailler et obtenir des résultats satisfaisants afin de ne pas être évincée du programme. Et finalement, peu importe mon acharnement, ma maladie a scellé mon sort. Dommage pour moi.

Ce n'était pas ce qu'il voulait sous-entendre, bien entendu. Mais le simple fait de croire que je le pensais le mettait mal à l'aise. J'avais perdu mon sourire et le fixais froidement. Immobile.

– Vous déformez mes propos ! Entendez-vous ce que vous insinuez ?!

– Je n'insinue rien, monsieur, j'essaie d'être honnête avec vous, ajoutai-je calmement. Je voudrais seulement finir mon master et vous êtes le seul à pouvoir prendre cette décision.

Je me levai sous son regard fulminant.

– Je vous remercie pour le temps que vous m’avez accordé.

– Votre comportement est irrespectueux, vous risquez d’en payer les conséquences! psalmodia-t-il alors que j’ouvrais la porte.

– C’est vrai que, en revanche, virer une étudiante malade parce qu’elle a essayé de réussir est complètement respectueux, lui assenai-je. Oh! D’ailleurs, je ne suis pas sûre que ce motif d’expulsion fasse bonne impression sur votre dossier. Bonne journée, monsieur.

Je le fixai une fraction de seconde avant de sortir rapidement sans attendre de réponse. J’ignorais s’il était stupéfié par ma nouvelle aptitude à lui tenir tête ou s’il était figé par la colère de ne pas avoir réussi à me faire taire. Pourtant, je ne serais pas exclue du programme. Il n’avait d’autre choix que de me garder et je venais de le lui rappeler. Son bureau resta silencieux et je poursuivis mon chemin sans me retourner.

Tout était si familier. L’odeur des couloirs de la fac, le résonnement de mes pas sur les marches d’escalier, le bourdonnement des voix qui allaient et venaient dans le bâtiment. Et en même temps, tout était totalement étranger. L’écoulement de l’eau dans les murs, le bruit des gouttes dans chaque être vivant, le berceement des mânes choyés par leur organisme. Une bourrasque glaciale me réveilla alors que je sortais de l’édifice. Ma voiture m’apparut, garée le long du trottoir. Je n’avais rencontré aucune connaissance, à mon grand soulagement. J’avais fui mes amis à la sortie des examens en plaidant que je devais retourner à l’hôpital. Mon frère était venu me chercher à chaque fois pour appuyer un peu plus mon mensonge. Je sortis les clés de mon sac en resserrant mon écharpe autour de mon cou, balayée par le vent. Tout ce

L'ARBRE DES LIENS

qui m'entourait sur cette planète me paraissait à la fois si lointain et si proche que je ne parvenais pas à faire la mise au point. Une succession d'images vint me rappeler à l'ordre. J'étais définitivement en retard.

– Ça va, j'arrive ! chuchotai-je au dragon.

Sullivan n'était pas un dragon en réalité, mais un Nuasu. Toutefois, il était beaucoup plus amusant de le considérer comme tel. Son air taquin, que je perçus par une nouvelle suite d'images, me fit sourire. Je ne parvenais pas encore à maintenir une conversation uniquement par la pensée avec lui, je devais répondre à voix haute pour qu'il « m'entende ». Pour communiquer d'esprit à esprit, il était nécessaire d'aménager un espace pour les pensées qui lui étaient destinées. Cet espace avait disparu au cours de mon sommeil et je devais le recréer. Ceci paraissait simple en théorie : trier les pensées à envoyer et à garder. C'était comme si elles étaient parfaitement organisées dans les tiroirs d'une commode et que je devais tirer le bon pour que Sullivan m'entende enfin. En pratique, la facilité était illusoire. Il m'avait fallu une petite centaine d'années pour maîtriser cette méthode de communication la première fois. Le retour d'un tiroir de « pensées pour Sullivan » allait me prendre plus que quelques semaines.

À ceci s'ajoutaient les morts qui étaient toujours présents et bien plus similaires à moi que j'aurais jamais pu l'imaginer. Je les considérais comme ma deuxième famille et je m'étais parfois sentie bien plus proche d'eux que des vivants. Cette impression me faisait peur hier et était normale aujourd'hui. Je faisais partie intégrante de leur monde en tant que morte et ondoyante. L'univers des morts était ma maison. Les revenants et les ondoyants continuaient ainsi leur va-et-vient, tout comme les guides qui reprirent rapidement leur place en tant que sources de rensei-

gnements. Je savais tout ce qui se tramait aux quatre coins de mon secteur, à chaque instant, sans même avoir besoin de me déplacer. En bref, entre les morts et Sullivan, je paraissais passer les trois quarts de mon temps à parler toute seule pour quiconque de cette planète.

Mes clés m'échappèrent des mains. Je soupirai à l'idée de devoir me pencher pour les ramasser, mes muscles hurlaient déjà leur peine. *Les courbatures...* Au moment de les attraper, j'entendis trois mânes. Noyés dans le flot qui immergeait leur être vivant, je les localisais parfaitement. *Je suis fichue...* Lorsque le bruit de leurs chaussures arriva à portée de mes oreilles, je me tournai finalement.

– Tu viens à la fac et tu ne nous le dis même pas ? m'annonça Mathieu.

– Je venais juste voir notre cher directeur, répondis-je en grimaçant.

– Ce n'est pas une raison, rétorqua Alice en me prenant dans ses bras. On n'a des nouvelles que par messages, est-ce que tout va bien ?

– On n'a pas pu venir te voir à l'hôpital et on t'a à peine croisée lors des examens, ajouta Mathieu.

– Ta soudaine prise de distance ne passe pas inaperçue, admit Joanna.

Ils paraissaient contrariés et je ne leur en voulais pas. Je pouvais les envoyer promener et partir, mais j'aimais ces vivants. C'était grâce à eux, *Homo sapiens* ignorant la triste réalité qui les entourait, ignorant qu'ils étaient prisonniers d'une prison dorée créée par mes soins, que je parvenais à maîtriser mes ondoyances. Ils étaient la source à laquelle je m'abreuvais pour tenir bon. Sullivan cessa de me sermonner. Il s'inclina devant ces humains

L'ARBRE DES LIENS

qui m'avaient aidée à comprendre les vivants et sur lesquels je devais continuer de me reposer pour ne pas complètement me déstabiliser.

– Vous avez le temps pour un café ? leur demandai-je.

– Une bière aurait été plus sympa mais c'est un peu trop tôt, je crois, répondit Mathieu.

Je souris avant de ranger les clés dans mon sac et de les suivre.

– Il faut que je passe un coup de fil avant, déclarai-je à l'entrée du café.

J'attrapai mon téléphone dans la poche de mon manteau et fis mine de lancer un appel. « Sullivan, ça va ? Tu peux dire à... Laure et Clémence que je serai très en retard ? » Le dragon acquiesça. « Seulement à Clémence et Laure, pas au Fossoyeur, s'il te plaît, merci. » Je feignis de raccrocher, et le dragon parut disparaître de mon esprit. Alice me lança un regard interrogateur.

– Mes colocataires et mon frère surveillent le moindre de mes faits et gestes, argumentai-je.

– Tu es avec nous, on peut *veiller* sur toi ! rétorqua Joanna en passant devant moi pour entrer.

Je frissonnai à ce mot.

– Elle est assez fâchée, m'avoua Alice, me faisant redescendre sur terre.

– Je comprends, admis-je en entrant à mon tour.

Une bourrasque d'air chaud vint me rappeler à quel point le vent était glacial dehors. Le café était presque vide, seulement occupé par quelques étudiants penchés sur leurs ordinateurs. Autour d'une table, une tasse brûlante entre les mains, je retrouvais le rêve dans lequel j'avais été plongée ces dernières années. La discussion tourna d'abord autour de moi et de mon absence. Je fuyais leurs regards et hochais simplement la tête pour leur faire

comprendre mon malaise, et la conversation bascula sur d'autres sujets. Des têtes connues apparurent à la porte et nous ajoutâmes des chaises autour de notre table. Je riais avec eux tout en grimaçant intérieurement.

Après un mois en forêt à suivre les Einherjars et Shakes, personne ne m'avait laissée souffler. Les connaissances étaient revenues ainsi que quelques souvenirs, mais mon endurance physique en avait pris un coup. J'étais un rat de laboratoire et une chasseuse amatrice... Mon quotidien se résumait plutôt à passer du temps à la bibliothèque, dans les labos d'anthropologie ou assise quelque part à observer des humains qu'à courir des kilomètres et à me battre au corps-à-corps pour gagner du terrain et abattre l'ennemi. À mon grand malheur, j'avais l'honneur de subir un entraînement intensif dispensé en grande partie par les Einherjars.

– Alors c'est qui, Sullivan ? me demanda Alice.

– Un ami, de moi et de mon frère, lui mentis-je.

– Oh ! OK ! Il vient d'où ?

– De Suède.

– Sérieux ? Mais d'où vous sortez un pote de Suède ? s'étonna-t-elle.

Je la regardais, me demandant jusqu'où je pouvais aller dans mon mensonge.

– Mon frère, l'armée...

– Je vois.

Le temps passait mais je ne me résignais pas à partir. Je ne voulais pas quitter cette réalité où j'avais toujours ma place, je voulais simplement y rester enfouie. « Tu as vu les notes qu'ils nous ont mises au partiel d'anthropo d'Asie du Sud-Est ? Et sur celui de statistiques ? » « Heureusement que tu n'étais pas là, Maya, d'ailleurs, le prof était vraiment mauvais. » J'acquiesçais en souriant.

L'ARBRE DES LIENS

J'aurais aimé participer, protester avec eux, mais ces soucis me paraissaient d'un autre temps. Je ne parlais pas beaucoup, mais je les écoutais et les observais. Ils étaient si insouciantes... J'admirais également quelque chose de nouveau chez eux que je ne voyais pas auparavant : leur mâne qui nageait harmonieusement, ne se préoccupant en aucun cas du mien, contraint au calme. J'aurais voulu leur montrer à quel point ils étaient tous magnifiques.

Mon téléphone vibra sur la table, affichant « Le Fossoyeur » sur l'écran. Je le regardai sonner.

– Maya ? Tu devrais peut-être décrocher, non ?

Je me contentai de relever la tête vers Mathieu avant de me décider à répondre. « Isis, ramène-toi maintenant ! » Le prénom Isis me réveilla brusquement de ce doux songe. Il n'attendit aucune réponse et raccrocha sur-le-champ. Je fixai l'écran redevenu noir, sans trop m'étonner de la réaction de mon frère. Alice me regarda, sceptique.

– Je dois y aller, dis-je.

– OK ! On se revoit bientôt, hein !

Je hochai la tête tout en renfilant mon manteau. J'envoyai un message à mon frère tandis qu'Alice argumentait pour que je vienne chez elle quelques semaines plus tard. Je n'écoutais pas vraiment, mais lui promis de venir. Elle m'incitait à emmener Sullivan et mon frère alors que je poussais la porte du café. Je me retins de lui avouer qu'il serait beaucoup trop gros pour entrer dans son appartement et acquiesçai simplement avant de sortir. Je filai jusqu'à ma voiture. Mon téléphone vibra dans ma poche, mais je ne pris pas la peine de le regarder. Le trottoir était bondé d'étudiants qui se pressaient pour rejoindre les bâtiments, leurs voitures ou les transports en commun. Le vent continuait de souffler violemment, à la hauteur de l'agacement de mon frère. À

croire qu'il parvenait à maîtriser l'air jusqu'ici pour me signifier son mécontentement.

Mes frères et sœurs m'empêchaient d'accéder à tout moyen de reprendre le contrôle sur mon secteur : ordinateurs, vaisseaux, communications, réunions, armes, tous m'étaient proscrits, et ils surveillaient chacun de mes faits et gestes. Ils ne voulaient plus vivre dans l'incertitude de ne pas tout connaître et paraissaient me faire payer les cachotteries et les manipulations des derniers millénaires en m'infligeant le même traitement. Tout ceci ressemblait presque à une mutinerie : ils profitaient de ma position bancale, entre Isis et Maya, pour mieux m'utiliser selon ce qu'ils considéraient comme la bonne stratégie. Mais rien n'était dû au hasard.

Je voulais qu'ils soient maîtres de la flotte. Si je venais à perdre la partie, elle pourrait ainsi continuer à se battre pour protéger les vivants et les mânes, au côté d'un autre offensif ou contre un éclaircur. Je devenais essentielle, sans être vitale. Un pion parmi les autres mais... un pion indépendant. J'appartenais à la flotte tout en lui étant complètement extérieure. J'étais la seule pièce du jeu à tout connaître, à savoir quel déplacement effectuer pour gagner cette guerre. Ils voulaient me rendre docile et obéissante, un outil, une source d'informations entièrement soumise à leur volonté. J'aurais pu résister aux ordres de ma fratrie dès mon prétendu réveil, pour retrouver mon indépendance et ma liberté, mais je décidai d'être patiente et de les accepter sans broncher. La situation était idéale pour observer. Étaient-ils prêts à endosser le rôle pour lequel ils avaient été formés ? Étaient-ils prêts à endosser la surveillance d'un secteur sans protecteur ? J'observais et récoltais de nouvelles données pour toujours mieux jouer le prochain coup.

L'ARBRE DES LIENS

Sullivan se manifesta dans mon esprit et me montra la rage de Ryan qui semblait l'amuser au plus haut point. Je souris tout en démarrant. Au moment de sortir de ma place de parking, un gardien apparut à mes côtés. Je l'écoutai avec attention jusqu'à ce que je me gare le long du trottoir derrière la voiture d'Espérance. Je coupai le moteur et détachai ma ceinture sans pour autant ouvrir la porte. Je levai les yeux vers la maison que je partageais avec mes deux colocataires... enfin, mes deux sœurs. Elle me regardait tristement. C'était *la maison* quelques mois auparavant, mais j'avais l'impression d'avoir perdu ce souffle de familiarité. Elle semblait n'être plus qu'un doux souvenir auquel je m'accrochais mais qui s'évaporait beaucoup trop vite. Les plaintes de Clémence et de Laure sur leur partiel de mécanique des fluides étaient remplacées par les sermons d'Espérance et de Prudence sur mon retard. Le rire moqueur de mon frère s'effaçait pour laisser place à ses remontrances : j'étais partie sans sa permission. À cela s'ajoutait le regard impartial de ce nouveau frère, Shakespeare, devant mon manque de responsabilités.

Ils étaient persuadés que je leur étais soumise mais j'étais soumise à moi-même, sans parvenir à trouver l'issue de secours. J'étais partagée entre mes souvenirs de Maya, mes informations sur Isis et ses terribles souvenirs qui hantaient mes nuits. L'étau ne cessait de se resserrer. Je tournai la tête pour appuyer mon front contre le volant de la voiture. La peur me rongait. Je ne pouvais pas échouer. Je ne pouvais pas rester passive éternellement. Je devais reprendre le contrôle et redevenir celle que j'avais été. Ce côté tâché de noir que j'avais aperçu tout au long de mon voyage sur Dheghôm n'avait fait que s'assombrir, continuellement écla-boussé d'encre aux teintes ébène. Voulais-je vraiment reprendre les traits de cette personnalité ? Tueuse sans culpabilité ? Intransigeante et sournoise ? Je savais pourquoi j'étais devenue comme

ça, je savais comment j'avais développé cette personnalité, mais j'avais le choix de pouvoir l'oublier. Toutefois, j'avais déjà pris ma décision. Pour les protéger. La sagesse dont je pouvais faire preuve était suffisante pour protéger mon secteur, mais pas pour gagner et protéger les autres.

La question portait donc sur la personne que je voulais devenir plutôt que sur celle que j'étais en cet instant, encore assise dans la voiture, penchée sur le volant. Je fermai les yeux. Je sentais encore les courbatures me tirailler les muscles. J'entendais l'eau qui finissait de cicatriser la dernière entaille que je cachais sous mon écharpe. Je percevais la crainte qui berçait mes entrailles nouées. Le bruit de la portière me fit sursauter. Je relevai la tête en m'essuyant les yeux. Crys se pencha vers moi.

– Je sais, c'est inutile de pleurer, lançai-je avant même qu'il ait eu le temps de prononcer le moindre mot.

Je ne l'avais pas entendu venir. Son mâne était difficile à saisir et je peinais souvent à le voir arriver. Il resta silencieux et se contenta de m'observer. Crysler n'était pas moins impitoyable que ma famille et ne me laissait pas une seconde de répit. Je devais ma plaie en partie cicatrisée à sa *ulfberht* qui était passée un peu trop près de ma gorge. Il me tendit la main. Je la regardai un instant avant de la saisir et de sortir de la voiture.

– Ne te laisse pas manipuler par ton frère, déclara-t-il en saisissant mon visage entre ses mains.

Je redressai la tête pour me plonger dans son regard d'un froid glacial. Néanmoins, j'avais la chance de ne pas le voir ainsi. Une violente bourrasque défit mon écharpe qui faillit s'envoler. Crysler l'attrapa de justesse.

– Sans commentaire, dis-je en la resserrant autour de mon cou. Dis-moi que ce n'est pas cet abruti qui fait souffler un vent pareil !

L'ARBRE DES LIENS

– Qui sait ? plaisanta-t-il avec un léger sourire. Tu as un professeur différent demain et pour plusieurs jours, ajouta le soldat alors que nous nous dirigeons vers la maison.

– Je suppose que je n'ai pas le droit de savoir qui ?

– Non, répondit-il.

– Pourquoi pour plusieurs jours ?

– C'est le sujet de la réunion.

– Une réunion ?

– Celle pour laquelle tu es en retard, précisa-t-il en ouvrant la porte.

Je savais que j'étais en retard pour mon entraînement, mais personne ne m'avait parlé de cette réunion... Laure attendait calmement dans l'entrée. Lorsque j'eus fermé la porte, j'aperçus les quatre billes entre ses doigts, des *jukes* qui permettaient l'ouverture d'une porte, autrement nommée *ukse*. J'utilisais le mot « porte », mais il s'agissait plus précisément de ce que les humains appelaient un pont d'Einstein-Rosen, un trou de ver. Puisque la vitesse de la lumière ne pouvait pas être dépassée, ce pont était le seul moyen de ne pas mettre des centaines, des milliers, des millions ou des milliards d'années pour voyager dans l'univers.

– On y va ? annonça-t-elle froidement.

Quelques secondes s'écoulèrent où les remous de mes émotions s'immobilisèrent. La mer devint soudainement si calme, un miroir effrayant, capable de tout engloutir sans laisser une onde abîmer sa surface parfaite.

– Il faut que je me change, répondis-je.

Planète Terre, Prudence, présent, 2019

Prudence reçut ces mots comme une douche froide. Ryan arriva en trombe, passant devant elle sans même lui accorder un

simple coup d'œil. Toute son attention se portait sur Maya qui ne baissait pas les yeux devant le regard fulminant de leur frère à quelques centimètres de son visage.

– Non, tant pis pour toi ! Tu n'avais qu'à être à l'heure ! s'emporta-t-il.

Il n'y avait pas « d'heure », Maya ignorait qu'ils avaient une réunion. Toutefois, elle acquiesça sans rien ajouter. De longues secondes passèrent. Le regard calme et serein de Maya semblait vouloir refroidir celui de Ryan. Prudence se retint de justesse de ne pas le tirer par la veste pour le faire reculer de quelques pas. Cependant, le silence placide de leur sœur finit par le faire céder, et il se dirigea vers Prudence en prenant soin d'éviter une nouvelle fois son regard. Elle se tourna vers sa colocataire qui tapait la séquence sur son bras. Ses traits changèrent pour revêtir ceux de sa sœur, Isis. Maya acceptait. Sans rien dire. Cela ne lui ressemblait guère. Prudence prit une lourde inspiration avant de faire tourner le quadruplet de *jukes* dans sa main.

– 12CD021809 *enä-sink* Radien, annonça-t-elle en jetant les billes au sol.

Radien était le nom de l'*enä-sink* de Shakespeare, son vaisseau amiral, mais également le nom de leur planète d'origine qu'elle voulait désespérément montrer à Maya. Elle aurait été émerveillée, sans pouvoir s'empêcher de poser des milliards de questions, d'observer. Elle voulut sourire à cette image mais maintint sa position tandis que les quatre *jukes* s'agencèrent pour former un *ukse*.

Ryan passa en premier, suivi par Maya qui fixait la nuque de son frère sans broncher. Prudence croisa le regard de Crysler. Rien ne transparissait sur son visage, mais elle était certaine qu'il n'en pensait pas moins. Ils traversèrent le vaisseau, tous en uniforme, excepté Maya.

L'ARBRE DES LIENS

Shakes et Espérance, penchés sur la table relevèrent la tête à l'unisson lorsque Ryan entra. Ils n'étaient pas seuls. Ben, Divitia et Dakiran ne manquaient pas à l'appel, tout comme Henning et Otilie, deux autres Einherjars ; 425, un Nath ; Ifga, un Pepa Ika ; Opatupa, une Oksapmin ; et, pour finir, Tyin, un Ashuar. Sullivan, l'individu le plus volumineux parmi les différentes espèces présentes, était non loin de 425, paisiblement allongé devant la vitre. Prudence vint se placer à côté de Shakespeare et croisa son regard. Elle secoua discrètement la tête. Elle lui expliquerait plus tard. Le commandant général n'ajouta rien et se contenta de se tourner vers Ryan qui faisait déjà défiler les données sur la surface vitrée. Maya s'assit silencieusement aux côtés de Ben, loin d'eux. Son regard était toujours aussi ferme.

Prudence n'était pas face à Maya qui aurait été plus expressive. Elle n'était pas non plus face à Isis qui aurait pris place à leurs côtés. La personne qu'elle avait devant elle observait. Son regard s'arrêta sur chacun des membres avant de croiser celui de Prudence. Son cœur fit un bond dans sa poitrine, mais l'Ouralienne ne se défila pas. Les yeux jaunes de Maya semblaient la transpercer de part en part. Sa colocataire se doutait de quelque chose. Un frisson glacé lui traversa l'échine et elle se tourna vers Shakespeare. Maya continua de l'observer pendant quelques secondes qui lui parurent une éternité. Elle finit fort heureusement par changer de cible au soulagement de Prudence qui se détendit quelque peu. Depuis quand avait-elle peur du regard de Maya ?